

Delirdeutung ?

M. Robin

Freud nous a conduit avec son ouvrage que fut la *Traumdeutung* vers la « voie royale » qui mène à l'inconscient. À la question « *comment devient-on analyste ?* », il a pu répondre que c'était avant tout en analysant ses propres rêves. Le texte qui suit est une tentative de poser une question identique concernant les délires. Il paraît de plus en plus licite depuis les avancées de Lacan d'envisager une analyse des délires par des voies qui sans être rigoureusement les mêmes que celles utilisées pour les rêves sont pourtant dans la même visée c'est à dire une mise au jour de phénomènes liés au langage.

Si pour devenir analyste il importe d'avoir avancé nous-mêmes dans cette façon très particulière d'attraper nos rêves, nos lapsus, nos mots d'esprit, nos symptômes, comment envisager un travail avec les psychoses sans commencer par l'analyse de nos propres délires. Nous prendrons le terme de délire au sens que nous propose le *Dictionnaire de la psychanalyse* de Chemama et Vandermersch comme une « *tentative de guérison, de reconstruction du monde extérieur par restitution de la libido aux objets* ».

Alors délirons-nous ? Beaucoup pourraient s'insurger contre cette idée alors même que Lacan a pu dire « *nous délirons tous* ». S'il est dans la démarche même de la psychanalyse de ne pouvoir envisager la conduite d'une cure de névrose sans avoir quelque peu éclairé de quelques vérités notre propre névrose, nous pourrions alors raisonner de la même façon concernant les psychoses et n'envisager de les écouter de façon un peu rigoureuse qu'après avoir raconté, éclairci, analysé si possible ce qui a pu se manifester comme délire chez nous - mêmes. L'expérience analytique montre que cela se produit même s'il s'agit d'épisodes courts peu féconds, très rares chez certains, un peu plus fréquents chez d'autres sans que cela puisse nous permettre de poser un diagnostic de psychose.

C'est dans la voie ouverte par Freud et poursuivie par Lacan que l'on peut trouver les éléments d'une analyse qui ne saurait être entendue « *au sens du refoulement* » mais en faisant jouer un certain nombre de concepts en particulier celui

du grand Autre comme lieu des signifiants et celui de forclusion du Nom-du-Père.

Parlant du délire de Norbert Hanold dans la *Gradiva*, Freud nous propose ce commentaire :

« *Le psychiatre intégral stigmatiserait notre héros, parce qu'il a été capable de construire un délire sur la base d'une prédiction singulière, de dégénéré et rechercherait quelle hérédité l'aurait inexorablement précipité dans un tel destin. Mais le romancier ne le suit pas dans cette voie, et il a raison. Il veut en effet nous faire sentir son héros comme proche de nous, nous faciliter le contact affectif avec lui* ».

C'est ce point de vue qui nous guidera même si nous n'appelons pas délire la « *folie amoureuse* » de Norbert Hanold. Par « *délire* » nous entendons plutôt des moments très particuliers de reconstruction de la réalité qui pour certains peuvent durer quelques minutes et pour d'autres beaucoup plus longtemps.

Les exemples cliniques sont tirés d'une pratique de cabinet de psychanalyse et seront tous racontés à la première personne.

Le premier d'entre eux se situe à la limite entre ce qui serait un délire et une inquiétante étrangeté. Il est raconté ainsi.

« *Je me trouve au cours d'un voyage avec ma femme dans un hôtel pour une nuit. La chambre est disposée un peu comme est disposée ma chambre chez moi. Au cours de la nuit je suis réveillé par des bruits derrière la porte de la chambre ; j'aperçois de la lumière dans le couloir sous la porte. Pendant une à deux minutes, j'ai une forte sensation de malaise et d'étrangeté ; je suis persuadé que je suis chez moi et que des gens se sont introduits dans ma maison. Très inquiet je réveille ma femme qui dans un demi-sommeil me dit que tout cela est normal et qu'il y a seulement des personnes qui passent. Pendant quelques instants encore je ne la comprends pas et reste angoissé, assis dans mon lit jusqu'à ce que brusquement je réalise que je suis à l'hôtel. J'ai l'impression alors que l'ensemble de la réalité se remet en place* ».

Bien qu'il s'agisse là d'un fait assez banal il nous permet pourtant d'amener quelques éléments de réflexion. Ce moment psychique particulier semble lié à la confrontation entre ce qui est perçu : (les bruits de passage et la lumière dans le couloir) et ce qui sert en quelque sorte de miroir à ce perceptum (le sujet est chez lui dans sa chambre). Selon l'expression heureuse d'Isabelle LeGoc-Diaz (Bulletin de l'AFI janvier 1995) : « *Le miroir dans lequel le sujet se réfléchit est un texte, un miroir symbolique* ». Tout se passe comme si la perception se trouvait confrontée à une zone inappropriée du lieu des signifiants. A partir de là une réalité se trouve reconstruite elle-même en adhésion avec une idée préexistante qui est le risque de cambriolage, idée qui précédemment avait été répétée au patient.

Cet exemple peut nous aider à aborder un phénomène fréquent au cours des psychoses. Il s'agit des moments où le patient dans un état particulier d'angoisse et de désorganisation symbolique perçoit certains bruits ou phénomènes proches, survenant hors du champ de sa vision (pièce voisine, cour, rue, jardin) comme des phénomènes produits à son intention. Comme dans le cas de notre exemple clinique, le patient cherche chez l'autre, le semblable, un appui qui lui permette de sortir de cet état « *interprétatif* ». Un patient me disait fréquemment : « *pouvez-vous m'assurer que les conversations fortes que j'entends là dehors ne me sont pas destinées ?* ». Or pour sortir de cet état il faut autre chose, quelque chose qui s'est produit dans le cas décrit assez rapidement mais qui pour un patient psychotique peut demander beaucoup plus longtemps. Reprenant l'expression d'un autre patient on peut dire alors : « *voilà ça se remet en place* ». Le retour en place ne vient pas d'une disparition de la perception mais de quelque chose qui change au niveau de l'Autre en tant que miroir de signifiants une autre réalité est construite.

C'est bien au niveau de l'Autre que les choses sont à interroger quand un patient nous dit qu'il entend là des bruits tout à fait réels mais « *comme produits à son intention* ». A la question : « *pouvez-vous m'assurer que ces bruits ne me sont pas destinés* », on peut entendre alors un appel à l'Autre avec un grand A et c'est là qu'il faut tenter de répondre. Par exemple : « *Pourquoi ne pas dire plutôt que ces bruits vous dérangent ?* ».

Un autre exemple de court délire de quelques minutes permet de retrouver comme dans le précédent, l'idée d'une réalité décalée par rapport au lieu des signifiants. Malgré son côté un peu humoristique, voire « *vaudevillesque* », il faut insister sur l'angoisse qui l'accompagnait ; cette impression tout à fait « *unheimlich* » qui s'est dissipée quand les choses se sont remises en place du côté de l'Autre. Voici comment cet épisode est raconté.

« *J'ai passé la nuit avec une amie de rencontre lorsque j'étais étudiant. La connaissant depuis peu, je m'interrogeais sur sa vie, sur ce qu'elle attendait de notre rencontre et sur l'existence pos-*

sible d'autres amants. Le matin au réveil j'aperçois sous un fauteuil de la chambre des chaussettes d'homme. J'essaie de voir si c'est bien cela dans un demi-sommeil et cela me confirme dans l'idée qu'il s'agit bien de chaussettes d'homme et que cette jeune femme a sans doute un autre homme dans sa vie. Cette certitude me provoque un malaise important. Lorsque je me lève un peu plus tard je constate que les chaussettes que j'ai vues sous le fauteuil sont les miennes, celles que j'ai laissées là la veille au soir ».

Si, comme le premier, ce court délire s'accompagne d'une réalité reconstruite par rapport à ce qu'on pourrait appeler un lieu des signifiants inapproprié, l'importance des déterminants phalliques invite à se reporter au schéma R de Lacan. On conçoit en se reportant au schéma qu'il existe une distorsion dans le quadrangle MimI délimitant le champ de la réalité. Distorsion qui serait à préciser à la fois sur les deux axes SM et SI où se situent *i* et *m* c'est à dire les deux termes imaginaires de la relation narcissique, soit le moi et l'image spéculaire. Sur le premier axe se placent les figures de l'autre imaginaire (« *il y a un autre amant* ») et sur le deuxième axe le moi s'identifie depuis son « *Urbild spéculaire* » (« *je ne suis peut-être pas le bon* »). Cette distorsion aboutit à une image « *renversée* » de la réalité (ce sont là les chaussettes d'un autre). Lacan soulignera plus tard le caractère moebien de cette zone MimI et de fait le parcours de la zone moebienne permet de revenir à une réalité moins « *renversée* ».

Il y a là quelque chose d'un parcours tout à fait représentatif de ce qui pourrait être tenté dans tout délire.

Dans un troisième court épisode délirant nous retrouvons là vraiment un « *trou* » avec ses effets de délires et d'hallucinations même si le patient qui raconte ce moment particulier de son histoire n'a jamais présenté de récurrence. Il raconte en effet un souvenir d'enfance lequel est toujours resté pour lui tout à fait énigmatique.

« *J'avais environ cinq ans. C'était dans la matinée et ma mère partie pour la journée, je restais donc seul ce matin là avec mon père. Celui-ci était sorti pendant environ une demi-heure. Avant de partir il m'avait assis devant une table avec une image à colorier en me disant qu'il ne serait pas longtemps absent.*

Quelques minutes après son départ je ressens un malaise profond que maintenant je peux identifier comme de l'angoisse et je commence à entendre un bruit de respiration qui vient de la chambre de mes parents. Je m'interroge pour tenter de différencier s'il s'agit d'un bruit extérieur à moi ou s'il s'agit de ma propre respiration. Entendant toujours ce bruit de respiration qui vient de la chambre de mes parents je me déplace, toujours très angoissé, et je vais voir leur lit avec l'impression que le bruit vient de là et que je reconnais la respiration de mon père ; c'est bien celle que

j'entends la nuit quand il dort. Je retourne ensuite m'asseoir à la table avec l'impression bizarre qu'il faut faire avec ça et que ça va passer.

Toujours en état de malaise je reprends mon coloriage et quelques minutes après j'entends mon père rentrer. Le phénomène a disparu. Quand j'ai essayé d'en dire quelque chose à mes parents, ils ont éludé la question. J'ai gardé cela pour moi. Quand j'en ai parlé plus tard au cours d'une première tranche d'analyse, celui qui m'écoutait s'est précipité vers une interprétation de type œdipien; la chambre des parents comme lieu de la scène primitive. Ces explications m'ont toujours parues insuffisantes ».

Pour commenter cette courte phase hallucinatoire, il faut d'abord préciser dans quel contexte elle survenait. L'enfant vivait avec sa mère depuis sa naissance; son père ne vivait pas auprès de lui car il était marié au moment de la naissance de cet enfant. Ce n'est que quelques années plus tard qu'ayant quitté son épouse, le père est venu vivre avec la mère et l'enfant. Lors de la survenue du délire, le père n'était donc présent dans son nouveau foyer que depuis quelques mois. Auparavant, la mère vivait seule avec son fils et le père ne venait que de temps en temps. Quand la mère allait travailler, l'enfant était gardé par une dame qui venait à l'appartement et lui disait: « *Tu sais ta maman est une femme extraordinaire; une maman on en a qu'une seule alors que des papas on peut en avoir des tas* ». L'enfant savait bien qui était son père et comprenait bien que cette femme était très critique à l'égard de ce père, marié ailleurs, et non présent au foyer.

Si les deux premiers exemples de « *délires* » semblent pouvoir être entendus du côté d'un rapport « *faussé* » au lieu des signifiants, ce dernier exemple fait intervenir directement la question du signifiant du Nom-du-Père, ceci en raison d'un véritable phénomène de « *trou* » psychotique avec angoisse et hallucination. Et ceci intervient dans un rapport tout à fait particulier avec le père réel dont la présence récente au foyer a pu pour un temps « *déborder* » les capacités de symbolisation de l'enfant.

Dans son écrit « *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* » Lacan

nous dit: « *Essayons de concevoir une circonstance de la position subjective où, à l'appel du Nom-du-Père réponde, non par l'absence du père réel, car cette absence est plus que compatible avec la présence du signifiant, mais la carence du signifiant lui-même* ».

On peut penser que ce que nous suggère cette phrase c'est qu'à l'inverse d'une absence, un trop de présence du père réel pourrait provoquer la carence du signifiant du Nom-du-Père. C'est ce que semble confirmer Lacan quand dans le séminaire sur les psychoses, il nous fait remarquer la fréquence des états psychotiques dans l'entourage de ce qu'il appelle les « *monstres sacrés* ». Un trop de présence du père réel pourrait encore être évoqué concernant le cas Schreber.

Cette hypothèse d'un trop de présence du père réel à l'origine d'une carence du signifiant du Nom-du-Père pose plusieurs questions. Faisons remarquer d'abord qu'elle ne vient que redoubler l'interprétation freudienne centrée sur la scène primitive sans pour autant l'infirmier. D'autre part, la carence du signifiant ici observée est-elle équivalente à une forclusion momentanée ou partielle.

Certains préfèrent envisager la forclusion du Nom-du-Père comme répondant à la loi du tout ou rien, ce qui demande à être examiné

Il y aurait alors à distinguer:

– le « *délire* » fondé sur l'absence de garantie du discours, ce qui est le fait de tout discours qui innove sur ce qui était précédemment admis, en ce sens Lacan a pu dire que Freud délirait;

– les délires tels que nous les approchons dans nos deux premiers exemples quand du lieu de l'Autre nous vient quelque chose de tout à fait étrange, inadapté, décalé par rapport à une réalité (et c'est aussi une des caractéristiques de cette inquiétante étrangeté) qui semble refoulée dans son ensemble;

– enfin, des délires par carence du signifiant du Nom-du-Père dont certains sont des délires psychotiques ou marquent l'entrée dans la psychose et alors seulement peut-être on peut évoquer le concept de forclusion. □

Bibliographie

- J. Lacan « *Les structures Freudiennes des psychoses* » (séminaire 1955-1956)
J. Lacan « *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* » in *Écrits*, Édition du Seuil
I. Le Goc-Diaz « *De l'inquiétante étrangeté à la dépersonnalisation* », *Bulletin de l'AFI*, N° 61.
S. Freud *L'inquiétante étrangeté* (1919)
S. Freud « *L'homme aux loups* », in *Cinq psychanalyses*